

Prologue

Katie Browne prend ses cliques et ses claques. Elle fouille sous son lit, attrape son sac à dos bleu aux bordures en faux cuir et commence à y fourrer vêtements et affaires de toilette avec une énergie frénétique, des larmes plein les yeux.

Il y a peu de logique dans sa façon de faire son sac, mais peu importe ; c'est l'acte en lui-même qui compte, et non les objets qu'elle prend – les leggings gris et vert, la trousse de maquillage au drapeau de l'Angleterre bourrée de sa collection de rouges à lèvres, le haut en jersey bordeaux à coutures dorées qui lui donne une allure mature et sophistiquée.

Cette fois, Katie part pour de bon. Elle ne reviendra pas. Elle en a *assez*. Elle se laisse tomber sur le lit et enfile les bottines vernies grenat que son père lui a achetées le mois dernier.

La pluie frappe avec de plus en plus d'insistance sur la fenêtre de sa petite chambre, comme pour l'inciter à reconsidérer sa décision. Manquant de trébucher sur son sac de sport avec ses affaires encore humides à l'intérieur, Katie balance le sac à dos sur son épaule ; elle entend toujours l'odieux murmure de la télévision en bas, dans le salon, et son refrain de rires sur mesure. Ils ont monté le son, mais elle est sûre de les entendre chuchoter. Sa mère doit parler d'elle à ce bon à rien de Brian. Comme si ce type avait le droit à une opinion.

Comme s'il était son père.

Elle ne restera pas ici un jour de plus. C'est clair et net. Il est hors de question qu'elle soit traitée de la sorte dans sa propre maison, qui est désormais devenue celle de Brian.

Brian, ce gros flemmard, toujours vautré sur le canapé, avec ses pistolets tatoués et ses jeans trop larges, comme une espèce de Bouddha prolo de l'Essex, un bras vaguement posé sur les épaules de sa mère, toujours à accaparer la télécommande. Brian, qui estime avoir son mot à dire sur la façon dont elle s'habille, les endroits où elle va, l'heure à laquelle elle rentre.

Et sa mère qui reste plantée là, à le laisser faire comme il veut.

– Il travaille tellement dur, ma chérie. Tu ne peux pas lui témoigner un peu plus de respect ?

Brian peut bien aller se faire foutre.

Elle va aller chez son père. Son *vrai* père.

Katie dévale l'escalier tout en enfonçant les écouteurs dans ses oreilles, mais pas assez vite pour éviter d'entendre sa mère s'écrier « Où tu vas comme ça ? » de derrière la porte du salon. Elle sort en claquant la porte et part dans la rue en marchant d'un pas vif.

Il fait un temps horrible. C'est le mois d'octobre, et le timide été de Cambridge a cédé le champ à des soirées noires comme l'encre et à des pluies continuelles portées par un vent glacial qui lui fouette les cheveux et lui mord le bout des doigts. Katie remonte sa capuche, pianote sur son téléphone, et Taylor Swift commence à chanter dans ses oreilles ; un son léger, mais lumineux dans cette grisaille déchaînée.

Elle presse le pas, se mettant presque à courir sur la route bordée d'arbres sombres, puis elle tourne à l'angle pour prendre Elizabeth Way, avec sa circulation toujours intense.

Dans sa poche, la voix de Taylor Swift est soudain couverte par une sonnerie personnalisée, un homme s'écriant : « ALERTE, ALERTE, UN APPEL DE TA MÈRE ! »

D'un geste prompt, elle balaie l'écran pour refuser l'appel et accélère encore. La route monte en enjambant les eaux noires de la Cam qui serpente sous elle. Katie frémit en s'imaginant nager au milieu de ses poissons, ses herbes visqueuses et ses fonds vaseux jonchés de bouteilles brisées et de vélos rouillés. Elle se tourmente avec l'idée de son pied blanc pris dans les rayons

des roues, de minces filets de sang partant de ses blessures pour remonter à la surface, où elle ne peut les suivre.

Elle secoue la tête pour repousser cette rêverie sinistre et revenir à la réalité, au bruit de ses talons claquant sur le trottoir trempé, aux allées et venues des phares des voitures qui la dépassent en grondant et en projetant des gerbes d'eau. Elle a des pensées terriblement glauques et morbides parfois, et elle ne comprend pas d'où elles viennent.

Ce n'était pas comme ça quand j'étais petite, se dit-elle. Cela ne la dérangeait pas que Brian lui donne des ordres ; et jamais elle ne se disputait avec sa mère comme cela arrive si souvent maintenant. À l'époque, elle était seulement Katie, une petite fille qui aimait nager, faire la course, gagner.

Cela lui suffisait alors. Mais plus maintenant. Maintenant, tout était compliqué, et elle avait l'impression d'être constamment en colère, constamment stressée par la moindre petite chose...

– C'est de ton âge, ma belle, avait dit Brian un jour où elle avait commis l'erreur de lui en parler. Tu ne peux rien y faire. Il faut attendre que ça passe, c'est tout.

Le téléphone vibre une nouvelle fois sous ses doigts dans sa poche. Au moment où elle le sort pour rejeter encore l'appel, elle se rend compte qu'une voiture s'est arrêtée à côté d'elle ; ses feux stop luisent tels des charbons ardents rougeoyant sous la pluie.

La portière s'ouvre sur un homme avec une casquette de baseball enfoncée sur la tête. Il se penche vers elle, son avant-bras sec et musclé tenant la poignée. Il lui sourit, montrant toutes ses dents, grimaçant presque.

Elle n'a jamais vu cet homme et lui lance donc un regard outré avant de reculer pour poursuivre son chemin.

– Katie Browne ? C'est toi ?

L'homme doit parler fort pour se faire entendre, car la pluie a redoublé d'intensité.

Elle plisse les yeux et retire ses écouteurs qui se prennent dans ses cheveux mouillés.

– Oui. Comment vous connaissez mon nom ?

Sa réponse n'est pas très aimable, et elle le voit tiquer un peu, comme s'il s'en offusquait.

– Tu allais au centre de loisirs de Hartington Grove. C'est moi qui conduisais le bus, tu ne te rappelles pas ?

Non, elle ne se rappelle pas. En outre, elle n'est pas allée à ce centre depuis environ deux ans, depuis qu'elle est entrée à St-Hilda et a commencé à nager sérieusement, n'ayant plus de temps pour ça.

Elle secoue la tête.

– Non ? Bon, eh bien, moi, je me souviens de toi.

Il rit, d'un rire aigu, presque sifflant.

– Tu es trempée, reprend-il. Tu veux que je te dépose quelque part ?

Katie prend le temps de réfléchir. L'homme sait visiblement qui elle est, et ce doit être un adulte responsable s'il travaille avec le centre de loisirs. Il pleut vraiment des cordes, maintenant ; chaque nouvelle goutte provoque sa petite couronne d'eau autour d'elle en s'écrasant sur le capot, l'asphalte et les rambardes du pont. Le bruit de la pluie écrase tous les autres. Sa voiture a l'air chaude et accueillante.

Seulement, elle se dit aussi qu'il est impossible que cet homme l'ait reconnue alors qu'elle avait la tête enfouie sous sa capuche en marchant ; il a dû passer devant elle et faire demi-tour exprès. Elle réfléchit au fait que son visage ne lui évoque absolument rien, alors que lui a pu la reconnaître sous une capuche, tête baissée sous une pluie diluvienne, de nuit.

L'écart entre ces considérations est trop important, trop inquiétant, et Katie se dit que, même si son refus risque d'être mal pris, il n'est pas question qu'elle monte dans cette voiture.

– Merci beaucoup, dit-elle en s'efforçant d'être polie, mais je vais juste à côté. Je n'en ai que pour quelques secondes.

Elle désigne l'autre bout du pont, du côté du rond-point.

– Mon père m'attend, ajoute-t-elle, et ce bref ajout la surprend en sortant de sa bouche – pas seulement les mots, mais le léger accent de peur qui vibre dans sa voix quand elle prononce

« m'attend », un accent très malvenu qu'ils perçoivent tous les deux. Je mettrais de l'eau dans votre voiture pour rien.

Le visage de l'homme frémit de nouveau, mais le sourire revient vite.

– OK, si tu en es sûre. Va vite te mettre à l'abri, alors !

Sur ce, il lui fait un signe de la main et referme la portière. Quelques secondes plus tard, il est parti sans se retourner.

Un immense soulagement envahit Katie. Elle songe un instant à renoncer à sa fugue, à rentrer chez elle, à remonter discrètement jusque dans sa chambre et à affronter la tempête familiale quand l'heure aura sonné.

Elle appelle son père. Elle voudrait qu'il vienne la chercher. Au bout de deux sonneries, elle bascule sur son répondeur, avec son message chaleureux mais impersonnel.

Elle tente de repousser l'idée qu'il a volontairement rejeté son appel, de la même manière qu'elle vient de refuser ceux de sa mère. Si elle était honnête, elle serait bien forcée d'admettre que la raison pour laquelle elle ne l'a pas appelé avant de partir, c'est qu'il l'aurait très probablement dissuadée de venir.

Son père lui dit tout le temps qu'il sera « toujours là pour elle, quoi qu'il arrive ». Pourtant, chaque fois qu'elle a réellement besoin de quelque chose, qu'il vienne la voir nager à un gala, par exemple, ou s'opposer à Brian, ou encore venir la chercher sous la pluie après une rencontre avec un type flippant, son appel tombe systématiquement sur le répondeur.

Elle sent ses joues rougir et l'oublie aussi vite.

Maintenant qu'elle est arrivée en bas des marches au bout du pont, elle réfléchit plus posément à sa situation. Elle se trouve devant un labyrinthe de rues résidentielles au bord de la rivière, en face d'un institut de beauté fermé.

Katie s'arrête sous l'auvent de la boutique, se demandant si elle doit réessayer ou simplement renoncer à l'aventure, quand elle entend des pas. Quelqu'un marche sur Abbey Road, d'un pas vif et assuré, avec de grosses chaussures. Une personne cachée par le mur d'à côté.

Elle remet le téléphone dans sa poche et attend que cette personne passe, mais les pas s'interrompent soudain, et nul n'est en vue lorsqu'elle finit par abandonner son abri devant l'institut de beauté pour repartir dans la rue. Le passant a dû entrer dans l'une des maisons voisines.

Bon, eh bien, s'il y avait quelqu'un, il n'y a plus personne maintenant, et elle doit bouger. Elle a une idée.

Il y a une passerelle sous Elizabeth Way, le long de la berge, à quelques minutes de marche d'ici. Elle peut retraverser le pont et rentrer chez elle en passant par les rues qu'elle connaît bien. Aucune voiture ne peut la suivre par là, et n'importe quelle solution serait préférable au fait d'attendre ici.

Katie a beau être jeune, elle sait que s'enfuir chez son père en cas de crise à la maison revient à jeter de l'huile sur le feu de l'insécurité de sa mère. Raison pour laquelle l'initiative était excellente quand Katie était furieuse contre elle et voulait la blesser, mais moins bonne lorsque, comme maintenant, elle est épuisée, un peu effrayée et trempée jusqu'aux os.

Si elle parvient à se faufiler dans sa chambre avant qu'ils ne voient le sac à dos, elle pourra dire qu'elle n'est que sortie prendre l'air, pour se remettre les idées en place.

Elle remet son sac sur son épaule. Tout doit être trempé, à l'intérieur. *Quelle soirée absurde !* se dit-elle. *Ce maudit Brian, il ne vit que pour me taper sur les nerfs.* Elle s'engage sur la passerelle, la rivière gargouillant sur sa droite, les énormes piliers de béton sur sa gauche. Au-dessus de sa tête, le rugissement des voitures.

Le tracé bien éclairé de la passerelle est visible devant elle, et elle sourit doucement. Elle va rentrer chez elle, se sécher, et, quand ils auront fini de lui crier après, elle ira se mettre au lit et regardera une émission quelconque sur son portable. Si ça se trouve, sa mère n'aura même pas envie de poursuivre la dispute et elle aura peut-être pitié d'elle en la voyant trempée ; elle lui fera un chocolat chaud et un toast à savourer devant la télé. Cela s'est déjà produit, par le passé. Katie sait que leurs querelles

laissent à sa mère un affreux sentiment de culpabilité, mais elle ne comprend jamais pourquoi.

Cette idée la réconforte alors qu'elle avance péniblement sur la passerelle ; il lui faut une seconde ou deux pour se rendre compte que quelqu'un marche derrière elle, quelqu'un avec de grosses chaussures, qui marche vite, trop vite.

Elle fait volte-face, mais trop tard. La voilà prise dans l'intimité violente de bras puissants, noueux, qui l'enserrent par la taille, le cou, forçant sa tête en arrière tandis qu'une grosse main se presse sur sa bouche.

– Ah ! Katie, chuchote-t-il en projetant son haleine chaude contre sa joue froide pendant qu'elle tente de crier et de se débattre. Je crois qu'on avait pris un mauvais départ.

J'ai toujours aimé les pies. On dit qu'elles portent malheur quand on n'en voit qu'une seule, mais moi, elles me procurent toujours une sorte de bouffée d'optimisme dès que j'en aperçois une dans l'herbe ou perchée sur une rambarde rouillée, dans son smoking de plumes, faisant tourner sa tête dans tous les sens. J'admire l'assurance dans le monde animal.

Une pie me regardait justement depuis la branche d'un châtaignier comme je quittais ma propre zone de monde animal, à savoir l'Académie de St-Hilda, où l'assurance est une vertu moins recherchée que la retenue. J'étais sur le parking de l'école, sous sa canopée de feuillus, en train de charger mon gros sac dans ma petite Audi A3 rouge décapotable. La vue de mon sac débordant de copies de dissertations à corriger me stressait bien plus qu'à l'accoutumée.

J'aurais de quoi m'occuper ce week-end.

Je montai dans la voiture à côté de ce maudit sac et fermai la portière.

Sur le tableau de bord, il y avait un exemplaire du *Cambridge Examiner*, que je n'avais pas encore eu le temps de lire. Je le feuilletai machinalement. *L'ENQUÊTE D'UTILITÉ PUBLIQUE SE TERMINE PRESQUE EN ÉMEUTE*, annonçait la première page, à côté de *LES HABITANTS PROTESTENT CONTRE UN PROJET INIQUE*. Dans les pages intérieures, on trouvait les petites colonnes mentionnant le nom des gredins surpris en train de voler une boîte de conserve ou une paire de collants au supermarché local, ou décrivant les actes de petite délinquance ou de vandalisme,

à côté d'une photo montrant un homme âgé visiblement écoeuré par la folie de la jeunesse et du monde en général.

Mais rien sur Katie Browne. Rien depuis une semaine.

Cela commençait à me donner un très mauvais pressentiment.

Quelque part entre les lettres se plaignant de l'incapacité des parents à contrôler leurs enfants dans les restaurants, et la rubrique sur le Cambridge d'il y a cinquante ans (qui semblait être une ville aussi agitée qu'aujourd'hui et ne possédant qu'un seul cheval, le cheval en question étant pris en photo sur Magdalena Bridge, muni d'un collier de fleurs et arborant un air morose), se trouvait la colonne *Chère Amy*, la rubrique que j'écris. Dans cette rubrique, je suis censée conseiller les malheureux en amour et désespérés de toutes sortes.

C'est par l'intermédiaire de son fils Conor (quinze ans), que j'ai rencontré le rédacteur en chef de *l'Examiner*. Conor était dans ma classe d'anglais, mais il avait des difficultés à se concentrer sur mes cours – sur tous les cours, à vrai dire. Il faisait le zouave, distrait les autres et commença à afficher une agressivité peu habituelle qui allait croissante. Le rédacteur en chef, Iain, recevait de plus en plus d'appels à ce sujet du directeur d'établissement, qu'il venait voir avec sa nouvelle femme, une petite brune pâlotte au visage triangulaire qui avait une bonne dizaine d'années de moins que lui. Chaque fois que je la croisais, son expression était clairement celle d'une femme complètement dépassée par cette histoire de famille recomposée, et la rumeur disait, même parmi les élèves, que c'était là la raison des nouveaux caprices de son beau-fils.

Pourtant, sans trop savoir pourquoi, j'avais une autre impression concernant Conor.

Après deux heures de cours particulièrement pénibles où il me lança un stylo et renversa sa chaise (dans l'atmosphère paisible de St-Hilda, ce dernier acte était vécu comme l'incendie du Reichstag – les élèves en avaient été littéralement pétrifiés), je finis par l'interpeller dans mon petit bureau ; pas au sujet de sa nouvelle belle-mère, mais pour parler de son meilleur copain,

Sammy, qui était assis à côté de lui et n'avait pas cessé de ricaner de ses singerie.

Et après quelques encouragements, tout était sorti tel un bouchon de champagne sautant du goulot : il éprouvait des sentiments pour Sammy, des sentiments qu'il ne pourrait pas avouer, jamais, et il ne savait pas quoi faire, et il fallait que je comprenne que personne ne devait le savoir. Sinon, Sammy ne lui adresserait plus jamais la parole. Et il serait détruit.

Je faillis pleurer devant sa panique et son désarroi.

– Je garderai ça pour moi, promis, lui dis-je. Mais si tu ne veux pas parler à Sammy de ce que tu ressens pour lui...

– Non, jamais.

– ... et je comprends que tu n'en aies pas envie, mais tu vas devoir trouver une manière de vivre avec ça. Tu ne peux quand même pas te faire renvoyer juste à cause d'une tension sexuelle mal vécue.

Il me regarda d'un air abattu en passant les mains dans ses cheveux roux en bataille, véritable incarnation de l'angoisse, pendant que je lui parlais des lieux d'accueil où il pourrait aller en parler en dehors de l'école.

– Appelle-les. Ils comprennent ce que tu vis. Tu es encore très jeune et ces choses-là sont très perturbantes, mais plus tu en parleras, moins tu en auras peur. En attendant, je vais te demander d'être plus attentif en cours, et on oublie l'histoire du stylo pour l'instant. Et on ne dit rien à tes parents. D'accord ?

– Oui.

Son père, Iain, ne tarda pas à s'émerveiller du changement chez son fils. Il m'appela un soir, tard, après avoir eu mon numéro par l'école, et lança l'idée de me confier une rubrique dans son journal, pour essayer. C'était l'année dernière, et *Chère Amy* continue de gagner des lecteurs.

Quant à Conor, il ne fréquente plus beaucoup Sammy ; quand nous nous croisons dans les couloirs ou dans la cour, ses yeux s'illuminent chaque fois et il m'adresse un hochement de tête joyeux et approbateur, comme si c'était moi qui avais réussi à

surmonter l'épreuve et non lui. Quoi qu'il se passe dans sa vie, je ne m'inquiète plus pour lui.

J'avais fait exprès de poser le journal ici afin de me rappeler que je devais passer aux bureaux et prendre le reste du courrier de la semaine pour *Chère Amy*. Il existe une adresse mail pour la rubrique, mais beaucoup de gens croient encore que leur anonymat est moins bien gardé par Internet que par un bon vieux courrier postal. Cela m'agace un peu parfois, mais en vérité, j'adore ce travail, qui me paraît utile et me force chaque semaine à revoir mes préjugés.

Alors que je conduisais vers les bureaux de l'*Examiner*, je faillis renverser plusieurs de mes élèves. Ils chahutaient en dehors du trottoir sans faire attention à la circulation. Je fis une embardée, mes freins crissèrent sur la route. Les trois garçons, savamment décoiffés de la même manière, sursautèrent et m'adressèrent des gestes obscènes avant de me reconnaître et de surjouer le choc avec humour. Je passai devant eux en klaxonnant ; je savais que j'aurais dû m'arrêter et leur dire ma façon de penser, mais je savais aussi que personne ne me remerciait dans la file d'attente qui se créait sur la route. La justice devrait attendre.

– Bande de petits guignols, marmonnai-je en me penchant sur le siège passager pour redresser mon sac, qui avait répandu une bonne partie de son contenu par terre pendant ma manœuvre d'urgence.

Je jetai un œil dans mon rétroviseur.

– Vous avez failli périr sur la route, monsieur Aaron Jones.

Ma main tremblait sur le volant. Je la regardai avec étonnement, comme si elle appartenait à quelqu'un d'autre. L'incident m'avait secouée plus que je ne l'avais cru.

J'ai une attitude ambivalente avec les enfants. Ils me rendent folle, mais je ne peux pas me passer d'eux et ils me manquent terriblement quand je n'en ai pas dans ma vie. Peu de temps après notre mariage, j'ai appris que je ne pourrais jamais en avoir, et mon mari Eddy a suggéré que je quitte l'enseignement